Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 6 (1949)

Heft: 1-2

Artikel: Une imprimerie chinoise à Genève: François Turrettini (1845-1908)

Autor: Bouvier, Auguste

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-387619

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Auguste Bouvier / Une imprimerie chinoise à Genève: François Turrettini (1845–1908)[1]

Mesdames et Messieurs,

Pour les Genevois d'il y a quarante ou cinquante ans, et surtout pour ceux de ma génération, quand nous étions enfants, Monsieur Tschin-Ta-Ni présentait une des silhouettes les plus pittoresques de notre cité. Pensez-donc, un vrai Chinois, dont le magasin de thé, sis au cœur de la vieille ville, exerçait une attraction particulière, car la haute société, exigeante à Genève sur ce chapitre, y trouvait les thés les meilleurs, allant de *l'Orange Pekoe* jusqu'au *Thé des caravanes*, et nous, les petits, les collégiens, des tresses de sequins, des boîtes et des bols de laque, des timbres plus ou moins authentiques, des bâtonnets d'encens, des fleurs merveilleuses qui s'ouvraient dans l'eau... Enfin, la boutique elle-même, avec son parfum, son enseigne en caractères chinois. J'ignore cette langue, et je ne sais trop ce qu'on y avait écrit. On raconte que dans un magasin de thé analogue, à Paris ou à Munich, une traduction exacte avait révélé que l'enseigne était conçue en ces termes: «thé ayant déjà servi trois fois, juste assez bon pour ces chiens de chrétiens.»

Mais revenons à notre brave Tschin-Ta-Ni, incapable d'une pareille noirceur. Comment cet authentique Fils du Ciel s'était-il égaré dans notre bonne ville et y avait-il ouvert son commerce?

A vrai dire, la plupart de nos concitoyens ignorent aujourd'hui que Monsieur Tschin-Ta-Ni n'avait pas toujours vendu du thé. Son histoire est plus romanesque. Une dame charitable, amie de François Turrettini, avait remarqué dans une troupe d'acrobates chinois un jeune homme d'aspect assez pitoyable. C'était Tschin-Ta-Ni. Elle avait recommandé à Turrettini son protégé dans l'espoir qu'il pourrait l'occuper et collaborer à sa conversion au christianisme. Turrettini le fit venir à Genève, l'engagea comme apprenti dans son imprimerie et le forma lui-même avec beaucoup de soin. Tout cela est un peu oublié, mais n'est point indifférent pour l'histoire typographique de notre pays, ni pour celle des études orientales.

C'est de cette imprimerie, Mesdames et Messieurs, de son fondateur, des ouvrages sortis de ses presses que je voudrais vous entretenir aujourd'hui.

François Turrettini, né en 1845 à Genève et mort en 1908, appartenait à une famille de vieille noblesse italienne réfugiée à Genève pour cause de religion depuis la fin du XVIe siècle. Il fit de fortes études philologiques à l'Académie de cette ville et il les continua à Rome. Déjà, il éprouvait une particulière délection pour les langues orientales; il rencontra un missionnaire, le P. Guriel, linguiste remarquable, interprète pour l'Extrême-Orient auprès du Saint-Siège, et sous la conduite de ce maître, se mit avec enthousiasme à l'étude du chinois qu'il apprit avec une étonnante aisance. Puis il se rendit à Paris, où il fut l'élève du célèbre sinologue Stanislas Julien, fit de rapides progrès et acquit une connaissance approfondie du mandchou, du mongol et du japonais. De retour à Genève, Turrettini fonda pour la publication de mémoires (textes originaux, traductions et études), une imprimerie chinoise qu'il installa dans sa maison de la rue de l'Hôtel-de-Ville, ce chef-d'œuvre de l'archi-

Fig. 1. Maison Turrettini à Genève, ou était installée l'imprimerie chinoise

[1] Communication faite à l'Assemblée générale de la Société suisse des Bibliophiles du 17 et 18 octobre 1948 à Einsiedeln.

tecture de la Renaissance, et que sa famille possède et habite encore aujourd'hui depuis le commencement du XVIIe siècle. C'est à cette époque sans doute qu'il a engagé le typographe chinois dont nous parlions.

On est rarement prophète dans son pays, surtout quand on s'occupe de chinois entre Salève et Jura. Aussi Fr. Turrettini était-il plus connu et apprécié à l'étranger que chez nous. Il prit une part active, entr'autres, au Congrès des Orientalistes de 1894. Ses travaux d'érudition lui ont valu une certaine notoriété, et l'un des orientalistes les plus distingués de France, sinologue lui-même, M. H. Cordier, dans son étude sur la *Participation des Suisses dans les études relatives à l'Extrême-Orient* faisait remarquer avec raison que «si l'on peut imprimer le chinois à Genève, c'est à Fr. Turrettini qu'on le doit».

J'en arrive, Mesdames et Messieurs, à ce qui peut offrir quelque intérêt pour des bibliophiles, aux ouvrages sortis des presses chinoises de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Il s'agit notamment de deux collections, de deux recueils: *l'Atsume Gusa* (Herbes rassemblées) et le *Ban-Zai-Sau* (Herbes cueillies sur le soir) qui contiennent, je l'ai dit, des textes originaux, des traductions, des études critiques et historiques. Parmi les plus importants, je citerai le *Si-Siang-Ki*, ou histoire des familles d'Occident, traduit du chinois par St. Julien, avec notes et texte en regard, *l'Ethnographie des peuples étrangers*, par Ma-Touan-Lin, traduit par le marquis d'Hervey St-Denis, le fameux recueil de phrases en trois mots, le *San-Tsen-King*, «bien connu de tous ceux qui s'occupent de sinologie», le *San-Ze-King*, ou phrases de trois caractères, en chinois, avec les versions japonaise, mandchoue et mongole, et l'explication de tous les mots par Fr. Turrettini, enfin une monographie capitale, *l'Empire japonais*, par L. Metchnikoff, un autre orientaliste établi en Suisse à l'époque, et de l'avis de Cordier «un des ouvrages les plus intéressants écrit sur le Japon».

Mesdames et Messieurs, ces deux recueils sont devenus assez rares sur le marché des livres. Ils ont paru entre 1873 et 1894 (?), en livraisons, dans un ordre plutôt compliqué qui nécessite des explications logées sur les couvertures vertes qui les enveloppent. Le prix était à l'époque de Fr. 24.– par vol. de 40 feuilles pour *l'Atsume Gusa* (in-4) et de Fr. 20.– pour le *Ban-Zai-Sau*. Le texte est composé en caractères latins anciens et modernes, et avec les types chinois acquis par

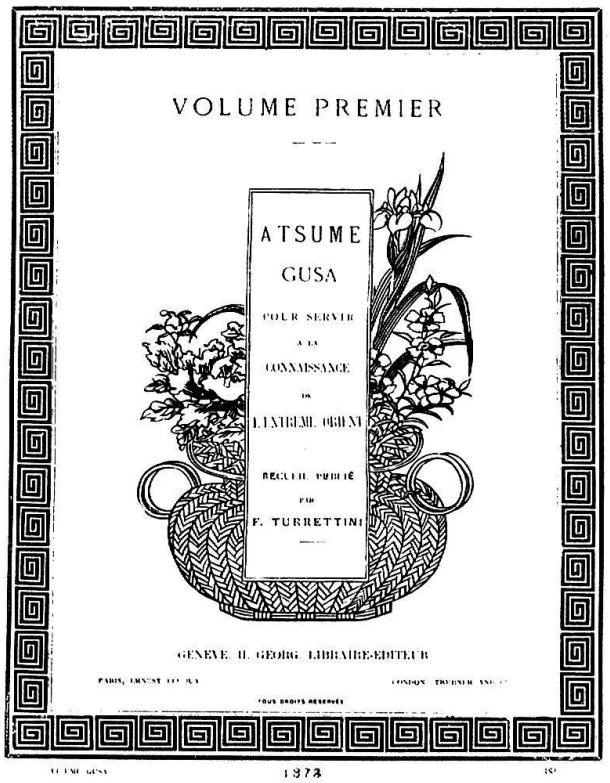
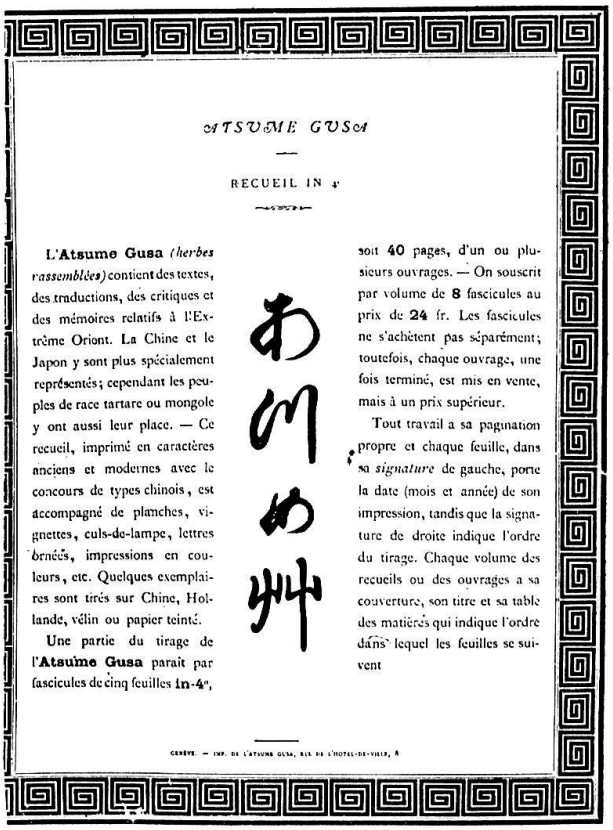


Fig. 2. Atsume Gusa, tome I (titre)



ATSUME GUSA

RECUEIL IN 4°

L'Atsume Gusa *(herbes rassemblées)* contient des textes, des traductions, des critiques et des mémoires relatifs à l'Extrême Orient. La Chine et le Japon y sont plus spécialement représentés; cependant les peuples de race tartare ou mongole y ont aussi leur place. — Ce recueil, imprimé en caractères anciens et modernes avec le concours de types chinois, est accompagné de planches, vignettes, culs-de-lampe, lettres ornées, impressions en couleurs, etc. Quelques exemplaires sont tirés sur Chine, Hollande, vélin ou papier teinté.

Une partie du tirage de **l'Atsume Gusa** paraît par fascicules de cinq feuilles **in-4°**, soit **40** pages, d'un ou plusieurs ouvrages. — On souscrit par volume de **8** fascicules au prix de **24** fr. Les fascicules ne s'achètent pas séparément; toutefois, chaque ouvrage, une fois terminé, est mis en vente, mais à un prix supérieur.

Tout travail a sa pagination propre et chaque feuille, dans sa *signature* de gauche, porte la date (mois et année) de son impression, tandis que la signature de droite indique l'ordre du tirage. Chaque volume des recueils ou des ouvrages a sa couverture, son titre et sa table des matières qui indique l'ordre dans lequel les feuilles se suivent

GENÈVE. — IMP. DE L'ATSUME GUSA, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 8

Fig. 3. Atsume Gusa. Verso de la couverture (remarquer la mention de l'imprimerie de la rue de l'Hôtel-de-Ville)

Turrettini. Il est accompagné de planches, de vignettes, de cartouches souvent en couleurs, de lettres ornées, de cartes lithographiées à Genève. D'après les indications données sur les couvertures, il existerait quelques exemplaires sur Chine, sur Hollande, sur vélin, ou papier teinté. Certains textes chinois sont imprimés en bleu. On se représente aisément les difficultés techniques qu'a dû surmonter Turrettini et son ouvrier chinois, avec l'aide d'autres imprimeurs genevois, pour mettre sur pied ces impressions avec leur typographie compliquée, leur appareil critique et polyglotte. On en voudrait savoir davantage là-dessus, mais les matériaux de travail de Turrettini, et les archives de l'imprimerie ont disparu. A partir de 1895, l'activité de l'imprimerie chinoise est arrêtée. Des correspondances dispersées par des héritages et passées au delà de nos frontières, peut-être détruites, il ne reste que des copies de lettres presqu'illisibles, des documents épars, recueillis *in extremis* par nos *Archives d'Etat* dans une vente aux enchères. Mais, et voilà qui est capital, me semble-t-il, les caractères d'imprimerie chinois eux-mêmes ont été conservés, grâce à l'initiative du maître imprimeur genevois Albert Kundig, qui s'en est rendu acquéreur, sentant bien qu'il y avait là, du point de vue typographique, un sauvetage à opérer. Monsieur Kundig a fait faire, en trois exemplaires un catalogue spécimen de ces caractères; il a bien voulu en tirer une page spéciale à notre intention.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi pour terminer, de revenir à Fr. Turrettini, créateur de l'imprimerie chinoise à Genève et de considérer son histoire sous un aspect humain. Je m'étonnais de ce qu'elle était tombée depuis une quarantaine d'années dans un relatif oubli. Il semble par ailleurs que vers la fin de sa vie, Turrettini ait abandonné ses travaux d'orientaliste, ou en tout cas son entreprise d'imprimerie. C'est ce qui explique peut-être la disparition des documents mentionnés il y a quelques instants. Mais le secret de cette vie – un de ses neveux (qui m'a d'ailleurs procuré sur son oncle maint renseignement original dont je ne puis faire état ici) me l'a révélé, avec d'autres renseignements précieux –, c'est celui d'une vocation contrariée.

Le père de François, le procureur général W. Turrettini, homme droit, magistrat intègre, connu pour ses démêlés avec le gouvernement radical, et probablement de caractère assez conformiste, et sa famille ont eu beaucoup de peine à admettre les dons incontestables de linguiste et de sinologue de leur fils et parent. Sans doute lui a-t-on dit: «Quelle idée de faire du chinois; le chinois, çà ne mène à rien.» On aurait préféré qu'il entrât dans la banque ou la magistrature. On n'a pas pris, je suppose, sa vocation au sérieux. Puis on a souri, on a considéré son imprimerie comme le passe-temps inoffensif d'un original, et comme on aime à Genève les surnoms, on l'a appelé jusqu'à la fin de ses jours *Turrettini le Chinois*. Fr. Turrettini, nature sensible, ne se sentant pas encouragé ou apprécié par ses concitoyens comme il l'était par ses collègues de l'étranger, a dû en souffrir. Il y a quelque chose de mélancolique dans cette carrière qui n'a pas pu se développer pleinement, dans la disparition sans lendemain de l'entreprise de Turrettini. Il est donc légitime de rappeler la mémoire de ce savant modeste qui mérite de prendre place dans cette lignée d'orientalistes genevois du Proche, du Moyen, et pour quelques-uns, plus rares, de l'Extrême-Orient qui ont nom Fr. Soret, Léopold de Saussure, Ed. Naville, Lucien Gautier, Max van Berchem, Alfred Boissier. J'ai dit.

Albert Skira / Histoire d'un livre
Florilège des amours de Ronsard par Henri Matisse[1]

En automne 1941 à Cimiez. Henri Matisse se rétablissait lentement de la grave opération qu'il venait de subir à Lyon, et c'est au cours d'une visite que je lui fis à cette époque qu'il me parla d'un projet auquel il pensait souvent: illustrer un choix des Amours de Ronsard.

Ce choix, Matisse l'avait fait depuis longtemps. Peu à peu, le peintre compose ce merveilleux florilège, fruit de sa sensibilité et il

[1] Sur l'initiative de notre membre, M. E. Bollinger à Bienne, M. Victor Thomas, Directeur de la «France graphique» à Paris, a bien voulu nous permettre de reproduire le présent article paru récemment dans sa belle revue.